Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Nouveaux mondes

Louis Jolicoeur, *Saisir l'absence*, Québec, L'instant même, 1994 ,136 p., 16,95 $.

Anne Legault, *Récits de Médilhault*, Québec, L'instant même, 1994,157 p., 18,95 $.

Michelle Thériault, *L'écume des choses*, Montréal, Stanké, 1994, 158 p., 15 $.

François Belleau

Numéro 77, printemps 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38482ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Belleau, F. (1995). Compte rendu de [Nouveaux mondes / Louis Jolicoeur, *Saisir l'absence*, Québec, L'instant même, 1994 ,136 p., 16,95 $. / Anne Legault, *Récits de Médilhault*, Québec, L'instant même, 1994,157 p., 18,95 $. / Michelle Thériault, *L'écume des choses*, Montréal, Stanké, 1994, 158 p., 15 $.] *Lettres québécoises*, (77), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Louis Jolicœur, *Saisir l' absence*, Québec, L' instant même, 1994, 136 p., 16,95 $.
Anne Legault, *Récits de Médilbault*, Québec, L' instant même, 1994, 157 p., 18,95 $.
Michelle Thériault, *L' écume des choses*, Montréal, Stanké, 1994, 158 p., 15 $.

Nouveaux mondes

Il existe plusieurs façons de faire de la nouvelle, comme le montre chacun des recueils abordés dans cette chronique. Mais ne s'agit-il pas, toujours, de révéler une rupture, d'illustrer le passage à un nouvel état de choses, à un nouveau monde en somme ?

NOUVELLE
François Belleau

CETTE NÉCESSITÉ QUE COMMANDE LE GENRE — de se situer en une zone de rupture, peu importe à quel ordre elle ressortit — est bien le seul point qu' aient en commun Louis Jolicœur, Anne Legault et Michelle Thériault. Certes, on s'attendra à ce que les deux premiers, parce qu' ils publient à L'instant même, pratiquent une écriture «moderne» (ah ! qu'il est piégé ce mot, depuis que Jean Larose — huit ans déjà ! — a écrit sa *Petite noirceur*); mais là s'arrêtent leurs ressemblances. Quant à Michelle Thériault, cette «mercenaire de la plume» qui «a travaillé dans l'ombre au sein de la négritude littéraire» (en corrigeant les œuvres de son mari et de quantité d' autres), comme la présente son éditeur, elle nous livre ici son premier recueil; on se demandera d'abord si elle méritait de sortir de l' ombre.

La petite vie

D'évidence, Mme Thériault n'aura pas pratiqué vainement l'écriture en mercenaire : *L'écume des choses* porte la marque d'un talent vrai, d'un style affirmé qui se caractérise par l'élégance — qui n'est pas, loin s'en faut, l'euphémisme de «préciosité» — et l'économie de moyens.

Ce recueil s'attarde, pour l'essentiel, sur divers aspects de la vie ordinaire. Ici, c'est un homme que sa femme a quitté depuis peu : «[...] un quadragénaire chauve et bedonnant qui s'impatiente et ne doute de rien» (persuadé, en l'occurrence, de posséder un charme ravageur capable de venir à bout d'une petite jeune de 16-17 ans); là, c'est une variation sur cette sentence suggérant que «le premier des deux qui ouvre la bouche après l'amour dit immanquablement une sottise»; ailleurs, c'est un petit récit ironique sur le bénévolat (preuve de générosité, ou façon de passer le temps ?)... En vingt histoires brèves et incisives, Michelle Thériault dévoile la face cachée des apparences. *L'écume des choses* n'est pas un chef-d'œuvre ni un livre essentiel, mais demeure un recueil composé de nouvelles agréables, efficaces et souvent subtiles.

Partir, revenir

Interprète, traducteur (de Juan Carlos Onetti et de Miguel de Unamuno, notamment) et professeur à l'Université Laval, Louis Jolicœur affiche une feuille de route impresionnante. Avec *Saisir l'absence*, il signe son troisième recueil (*L'araignée du silence* et *Les virages d'Émir* ont également été publiés par L'instant même, respectivement en 1987 et en 1990).

En quinze nouvelles, Jolicœur nous amène un peu partout : au Québec, mais aussi au Mexique, au Pérou, en France, au Portugal, en Turquie et en Iran. L'auteur, on le voit, a une nette prédilection pour le Sud et l'Europe latine, et cela confère au recueil une touche d'exotisme plutôt séduisante. Et si cet exotisme séduit — au lieu d'incommoder —, c'est sans doute parce que Jolicœur sait pénétrer ces mondes étrangers.

La nouvelle, chez Louis Jolicœur, est éminemment ludique. Prenons «Pudding Shop», à mon avis le meilleur texte du recueil (qui a paru, avant d'être repris ici, dans *Le serpent à plumes*, revue française de haute tenue). La salle de ce café d'Istanbul «est coupé[e], au couteau dirait-on, en deux clans, dont l'un ne paraît être que le miroir ajourné de l'autre. S'y retrouvent en effet, à une extrémité, ceux qui vont en Inde, à l'autre, ceux qui en reviennent». Pour les premiers, il s'agit de trouver, dans l'image que renvoient les seconds, des raisons de partir. Ou de rester. Mais celui qui part ne risque-t-il pas, à son retour, de devenir à tout jamais «un désabusé du Pudding Shop» ?

Louis Jolicœur

Les personnages de *Saisir l'absence* voyagent, ou rêvent de le faire. Mais quel est le sens profond du voyage ? À Paris, à Barcelone, à Malaga, puis de nouveau à Paris, le narrateur de «Lettres d'hiver», un texte un peu plus convenu, passe son temps à attendre une lettre de son amoureuse, puis à se languir d'elle; le personnage principal du «Voyage en Europe de l'oncle Timmy», qui a toujours rêvé de partir, dira finalement que «[l]es voyages, ça s'envole»... On préférera ces récits où le voyage est prétexte à aborder non seulement l'étrangeté, mais aussi l'étrange, et dont le ton n'est pas sans rappeler celui auquel nous a habitués la littérature latino-américaine. Il faut lire aussi comment Louis Jolicœur traite un sujet maintes fois abordé en littérature : le changement de conjoint. Dire que le thème est ici renouvelé constitue un bel euphémisme.

Des trois recueils de Jolicœur, *Saisir l'absence* est sans doute le plus achevé. Et fait partie des bons livres publiés par L'instant même.

Michelle Thériault

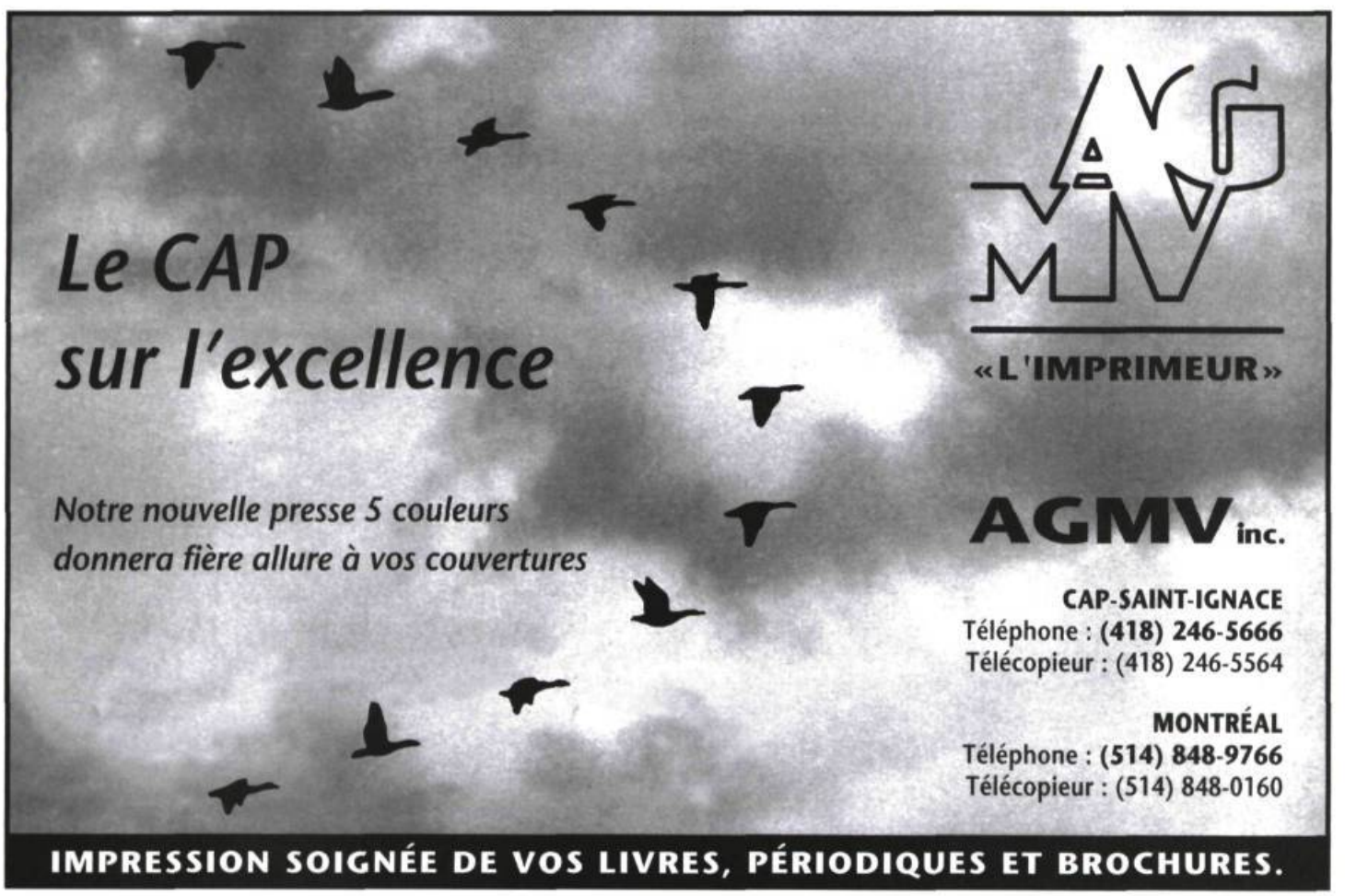
Anne Legault

Retour au Moyen Âge

Mais, des trois recueils de cette chronique, le plus étonnant est sans contredit *Récits de Médilhault*, d'Anne Legault. Elle a déjà écrit quatre pièces de théâtre (publiées chez VLB éditeur entre 1986 et 1994); ce livre-ci est son premier recueil de nouvelles.

Nous sommes au XXI[e] siècle, donc dans un futur rapproché. La Troisième Guerre mondiale — une guerre opposant les riches aux pauvres — a eu lieu; les riches l'ont gagnée. L'écriture n'existe plus et les livres, interdits de circulation, sont considérés comme des choses subversives. À Médilhault, en ce troisième millénaire, malheur à qui lit un poème ou conserve des feuillets imprimés.

Nous sommes en pleine utopie, un genre littéraire né avec Platon (*La République*), réactualisé par Thomas More (*Utopie*), et en quelque sorte assassiné par Euguène Zamiatine (*Nous autres*), Aldous Huxley (*Le meilleur des mondes*), et George Orwell (*1984*). En poussant jusqu' au bout la logique du genre, ces trois écrivains ont en effet révélé que les utopies — des sociétés artificielles où le bonheur est obligatoire et la liberté individuelle, considérée comme la source de tous les maux, annihilée — n'étaient nullement des modèles positifs, bien au contraire : ces mondes prétendument parfaits et idéaux sont régis par des normes rigides de type stalinien, et sont en réalité des dictatures; l'ex-URSS a d'ailleurs vécu à l'heure de l'utopie pendant soixante-dix ans.

Voilà donc le lieu où nous entraîne Anne Legault. Son monde, obscurantiste et primitif tout en n'étant pas exempt d'un certain modernisme (mélange assez caractéristique des utopies), a des allures de Moyen Âge. Ses personnages appartiennent aux clans des exclus et des «proscrits» : certains sont des rebelles ou d'anciens prisonniers politiques; d'autres sont des marginaux sans foi ni loi voués à l'errance, qui se déplacent par hordes. On découvrira, au fur et à mesure de notre avancée dans ces elliptiques «récits de Médilhault», les liens souvent étranges unissant ces êtres sans mémoire; en même temps s'inscrivent progressivement les rites, les coutumes et le fonctionnement de ce nouveau monde.

Il y a bien, ici et là, quelques maladresses : une allusion, mal amenée et peut-être plus ou moins pertinente, à la tuerie de Polytechnique; des envolées parfois trop emphatiques; un texte qui détonne, et qu'il eût sans doute mieux valu éliminer... Détails. L'écriture d'Anne Legault, précise et rigoureuse, sait dépeindre superbement ce monde archaïque et sombre en proie à l'arbitraire, ce monde de ténèbres glauques que la raison a abandonné. Je ne sais si l'écrivaine se réclame de la lignée des Zamiatine, Huxley et Orwell. Il reste que *Récits de Médilhault* est un livre riche en symboles et, aussi, une métaphore puissante de notre monde (nos politiciens lisent-ils ? En tout cas je leur recommande vivement ce livre). Futur, vous avez dit futur ? Si la tendance se maintient, semble dire M[me] Legault, il sera sauvage et âpre. En déroute. En proie à la folie et à l'ignorance.